**LE PATRIMOINE AU CAMBODGE, DE LA DESTRUCTION DU MATERIEL ET DE L’IMMATERIEL A LA CONSTRUCTION DE L’IDENTITE**

Organisatrices : Marie Aberdam, Université Paris I - Panthéon Sorbonne, Paris (marie.aberdam@hotmail.fr) et Téphanie Sieng, Institut National des Langues et Civilisations Orientales, Paris (tephanie.sieng@inalco.fr)

Dans le cadre de l’appel à contribution du GIS ASIE, nous avons souhaité réunir un panel transdisciplinaire de chercheurs autour de la question du patrimoine au Cambodge : géographe, historien de l’art, ethnologue, historien et anthropologues étaient invités à proposer une définition de ce terme dans le cadre de leurs recherches en privilégiant des exemples issus de leurs terrains. Nous souhaitions ainsi nous interroger sur les formes multiples de l’appartenance et de l’appropriation culturelles dans le contexte parfois dramatique de la construction de l’identité cambodgienne. En effet, victime de nombreuses formes de prédation et de destruction, le patrimoine cambodgien est également sujet à une certaine forme de standardisation dans le contexte d’expansion du marché touristique. Nous avons ainsi proposé comme problématique le rapport entretenu entre l’objectivation matérielle des enjeux d’appartenance et leur inscription dans les territoires et la notion d’intangible ou d’immatériel propre à la conscience identitaire. Introduit par M. Ang Chouléan, la session d’étude débutait par l’évocation de certaines manifestations patrimoniales qui s’affranchissent des catégories du matériel et de l’immatériel, et notamment à travers la nature complexe des manifestations artistiques temporaires comme les réalisations éphémères dans le cadre de rituels collectifs. Si tant la cérémonie que les œuvres qui lui sont associées sont objets d’identification cultuelle, l’inscription dans le temps et l’espace se fait moins par la pérennisation de traces culturelles qu’à travers le renouvellement du geste rituel lui-même, phénomène également interrogé par Marie Aberdam dans le cadre de l’étude des chantiers de *vatt* à l’époque coloniale. Il apparait en effet que le bâti votif ne se construit pas comme un patrimoine intangible mais renait successivement à travers les œuvres réinvesties de génération en génération. Téphanie Sieng évoquait à l’inverse les territoires d’appropriation culturelle à Ratanakiri où le sanctuaire bouddhique se trouve au cœur des phénomènes d’appropriation foncière en tant que marqueur identitaire des communautés khmères en terres tampuans. Sophie Biard questionnait d’autre part le désinvestissement éventuel d’objets exclus de ces phénomènes de renouvellement rituel tels que les statuts entrées dans les musées. Investies d’une double nature historique et religieuse, celles-ci sont cependant toujours l‘objet de cérémonies et de cultes. Le patrimoine au Cambodge s’inscrirait donc moins dans des formes patrimoniales que dans des actes performatifs : Francesca Billeri présentait ainsi les ruptures occasionnées par une distinction arbitraire des éléments culturels, techniques et religieux et des valeurs qui leur sont associées dans le cas de la musique de mariage, notamment à travers l’évolution des conditions de performance. Ces distinctions et dissociations des éléments d’une culture en séquences propres à la représentation dite artistique diluent alors le sens propre à un geste patrimonial. Frédéric Bourdier explorait ainsi la standardisation du patrimoine des Tampuan de Ratanakiri par la fabrique d’un portrait culturel dans le cadre d’un reportage à vocation touristique de la télévision khmère. A travers le regard des Tampuan eux- même sur le documentaire, il souhaitait comprendre les enjeux de cette forme de représentation culturelle pour les populations dans le cadre des conflits fonciers propres à cette région.